

NOTE D'INTENTION

une baleine dans la tête

En 2003, dans une revue consacrée au patrimoine Éolien, je découvre l'histoire de Jean-Louis et Patricia Fabre. Un couple de vignerons qui en 1989 a dépecé une baleine échouée pour en reconstituer le squelette dans leur cave. Quelques mois plus tard, je rencontre Jean-Louis et comprends qu'il est en réalité une sorte de grand-frère. Comme moi enfant, il a toujours ramassé « les morts » : insectes écrasés sur les routes, reptiles percutés mais aussi nids, fossiles et coquillages. Il connaît les noms latins, la biologie et aime évoquer Darwin. Quand il ouvre sa cave et que le squelette de 20 mètres suspendu entre les cuves me regarde, impossible de ne pas penser à Pinocchio, Jonas ou Moby Dick. J'ai le sentiment d'être face à une légende contemporaine et qu'il en faut peu pour accéder au mythe.

C'est devant un marécage que l'histoire confirme sa force pour le grand écran. Jean-Louis a plongé les os dans une eau boueuse pour inciter les micro-organismes à nettoyer les ossements. Ironiquement, le plancton mangé par la baleine en pleine mer, a pris sa revanche. Voici la clef du film. La boucle est bouclée. La mort est source de vie. Et le ballet que m'évoque le monde microscopique m'apparaît vertueux. C'est une histoire qui parle de la mort mais en dépassant le drame et l'individu. Elle parle de régénérescence, de la danse de la vie. Un ami dessinateur m'a dit : « *Ton histoire c'est Moby Dick à l'envers. Ce n'est plus l'Homme qui affronte la nature, qui exprime un désir de puissance, c'est au contraire une histoire de réconciliation avec la nature, la matière* ».

Pour moi le cinéma est une terre d'exploration. Du monde et de soi. Autant en salle que lors de sa fabrication. Comme pour mes réalisations précédentes, ce film promet une aventure à l'écran tout autant que dans sa fabrication. Il y a du Werner Herzog dans cette histoire. Pour la nature, la folie et la porosité entre ce qui est filmé et ce qui est vécu. Mais il y a aussi du Marcel Pagnol et des Frères Taviani pour le monde paysan, la malignité des personnages et l'équilibre fragile entre liberté individuelle et vie en société. Quand mon personnage prend vie sur la page, il ressemble parfois à un Michel Simon dans *l'Atalante* ou à un Tom Waits fabulé en paysan. Tom Waits aussi pour la couleur du blues. Rugueux, nostalgique avec l'humour noir et décalé.

Une baleine dans la tête est loin des représentations champêtres. Les lumières se reflètent dans des flaques boueuses et de sang, ricochent sur des murs pissieux, subliment l'orage et les profondeurs de la mer. Tout comme la baleine échouée, la grammaire du film s'adresse à l'inconscient. C'est une histoire sur nos rapports à la nature et à la mort. Les entrailles, les marécages, les petits bêtes invisibles et les squelettes réveillent nos peurs. C'est sale, mystérieux, interdit, incontrôlable. Dans son livre *La peur de la nature* François Terrasson relève que ses sentiments sont les mêmes qui régissent nos rapports à l'inconscient, à la sexualité et à nos héritages culturels. C'est pourquoi avec sa baleine qui passe de jour comme de nuit devant l'école, la mairie et l'église, Jean met en émoi tout le village.

Mais si le film commence au masculin singulier c'est bien pour terminer au féminin pluriel. Jean meurt et comme pour la baleine, le cycle du vivant opère. La transmission permet la continuité des aventures individuelles. L'histoire continue donc par le prisme de son ex-femme Ariane accompagnée des villageois qui ont apprivoisé la baleine et leurs peurs. Le film se termine avec le retour de leur fille, Mathilde, entourée d'enfants émerveillés par le squelette reconstitué. Elle est devenue enseignante. Cette fois-ci l'histoire de la baleine saute une génération. C'est la suite du processus de transmission. C'est ce que nous appelons la culture.

En 2003, j'avais 22 ans, je sortais à peine de mes études. 15 ans plus tard, la baleine est toujours dans ma tête. C'est avec elle que je tente l'aventure d'un premier long-métrage.